

## Qui sourit et pardonne.

« Mesdames, messieurs, nous commençons notre descente sur Oran que nous atteindrons dans trente minutes. » C'était vrai. Il allait revoir Oran, retrouver l'Algérie martyrisée, fouler sa terre natale. Le Boeing déchirait le duvet des nuages et, soudain, le nez collé au hublot, il vit ce que sa mémoire conservait intact depuis trente-neuf ans, sur le flanc du Murdjadjo, la basilique et la Vierge de Santa Cruz. Il serra fortement la main de Douchka, son épouse.

L'avion fit un large demi-cercle, Oran s'étendait à perte de vue, la grande Sebkra miroitait au sud. Un léger choc du train d'atterrissage sur la terre aimée, il était en Algérie !

Il rêvait depuis des années de ce retour. Souvent, dans son sommeil, il se retrouvait dans le village de son enfance, avec ses amis d'école, et, tout à la joie de revivre sa jeune vie, il pleurait. Il pleurait vraiment. Sa femme le réveillait ; ses yeux, souvent, étaient mouillés.

Quand l'appareil s'immobilisa il eut très peur. N'allait-il pas délaissier son rêve, pour, à nouveau, retrouver la réalité, ce désir qui le taraudait depuis si longtemps. Non, il mettait le pied sur le sol algérien, à l'aéroport de La Sénia. Son bref pèlerinage commençait où la joie profonde se mêlerait à la douleur enfouie.

Il respira profondément. En cette fin d'après-midi du sept mars 2002, l'air charriait les effluves du printemps, du printemps éternel. La douleur enfouie remonta.

Il savait qu'il ne ferait pas ce voyage impunément. De La Sénia des milliers de pieds-noirs avaient fui, dans un désordre indescriptible, l'horreur qui les poursuivrait à jamais. Il ne l'oublierait pas durant son court séjour.

Comment avait-il pu réaliser ce rêve ? Il venait de publier un roman : *Les secrets douloureux que nous cachent les dieux*, où, sur fond de déchirure tragique, il racontait l'amour fou d'un adolescent pied-noir pour une mauresque d'une grande beauté, à peine nubile. *La dépêche du Midi*, le journal de Toulouse, l'avait su, invité, avec son épouse, au reportage qu'elle ferait en Algérie. Il accepta, fou de joie et oublia, dans sa joie, que quarante ans auparavant on parapha les Accords d'Evian, glas d'une Algérie.

Pascal, le journaliste, Douchka et lui furent rejoints à l'hôtel Phoenix, près de l'aéroport, par un jeune officier de police, Youcef, et un chauffeur encore plus jeune, Houcine.

— Nous sommes à votre entière disposition, dit Youcef. Que voulez-vous faire ?

Le crépuscule tombait, ce crépuscule algérien que la nuit ne chasse que difficilement.

— Nous pourrions commencer à visiter Oran, répondit-il. Il en mourait d'envie.

— Pas de problème, fit Houcine. Suivez-moi.

Les deux Algériens parlaient un français impeccable.

Pascal, sa femme, lui, s'installèrent à l'arrière d'une Honda qui démarra. Il savait qu'en quittant l'hôtel ils n'étaient pas loin du Petit Lac, là où des Français, enlevés, égorgés, avaient été jetés le cinq juillet 1962.

Il fut frappé par la prolifération d'immeubles nouveaux, tout couverts de paraboles. Il se trouvait en Algérie pour faire face à son passé, pour remonter brièvement le temps jusqu'à la fameuse phrase : *Je vous ai compris* !

Il commençait à réaliser que sa terre – il souhaitait dormir près de ses grands-parents à la fin de son temps – n'était plus son pays.

Houcine conduisait bien, très bien, dans une circulation intense. Les Renault, les Peugeot, des taxis 505 jaunes, des voitures rafistolées, et des ânes qui tiraient de petites carrioles, se croisaient, se doublaient en klaxonnant. Sur les trottoirs encombrés de minuscules étals – il se rappela le mot *trabendo* – la foule grouillait à cette heure. Oui, cette terre qui fut sienne dès 1850, à l'arrivée de sa famille maternelle, était maintenant une autre terre. Oran, dont les deux syllabes sonnèrent si longtemps à ses oreilles, Oran, par la multitude, le bruit, la fébrilité de la rue, Oran, ville arabe, le fit penser au Caire. Il ne connaissait pas le Caire !

Ils approchaient du centre, l'éclairage du soir retardait la venue de la nuit, et ils empruntèrent la rue d'Arzew.

La rue d'Arzew ! L'artère mythique, les Champs-Élysées des Oranais, lieu de promenade privilégié des lycéens et des lycéennes qui la descendaient, la remontaient des après-midi entières, la rue d'Arzew, violemment illuminée, très animée, s'offrait à eux et le temps fut aboli. Il ne l'avait jamais désertée, hier encore il s'y baladait... mais elle est si étroite ! non, c'est sa longueur qui la mincit. Ils s'arrêtent devant le bar fétiche, il porte le même nom, le *Clichy*, où la jeunesse se retrouvait, s'attablait avant de finir la soirée au *Whisky à gogo*. Camus, jeune, avait dû le connaître, ce bar, où les plus belles filles d'Oran se montraient, superbes et inaccessibles, et chaleureuses pourtant, où les espoirs de la natation française, les Gottvalès, Curtillet, Zaas, Dragutin, Michèle Costagliola, les filles Borie, Fonquernie, se détendaient après un entraînement poussé. Le *Clichy*, quarante ans après, reste le *Clichy* parce que les lieux mythiques ne meurent jamais et les jeunes Algériens le savent. Plus bas le *Rialto* est toujours là, et plus bas le *Régent*, encore plus belle salle de cinéma, conserve sa devanture de verre. Les Arcades, sur la gauche, sont restées les Arcades, guident jusqu'à la Place des Victoires, où de belles pages furent écrites avant d'être maculées, déchirées, emportées par le vent de l'Histoire, par la folie des hommes. Il entend, il entend... la tête lui tourne brièvement. Les clameurs ne se sont jamais tues.

— Je voudrais revoir ma maison... c'est possible maintenant ? demande Douchka.

— Tout est possible, madame, acquiesce Youcef. Nous voulons vous être très agréables... Où est-elle ?

— Je prenais sur la droite, la rue qui monte... la rue Mirauchaux... elle doit avoir un autre nom.

— Elle a un autre nom... mais nous l'appelons aussi la rue Mirauchaux. Voyez-vous, madame, toutes les rues d'Oran ont, avec leurs nouvelles, leurs anciennes appellations... et les quartiers aussi. Saint-Eugène, c'est Saint-Eugène, Choupot Choupot... Eckmühl toujours Eckmühl... bon, Houcine, prends à droite.

De hauts immeubles, surgis dans son dos, dominant la petite maison, cachent le ciel sombre à cette heure. La petite rue n'a pas changé, elle est toujours en terre.

Se retrouver dans le foyer où l'on a vécu, que l'on a quitté quelques jours après la naissance d'une fille, trente neuf ans auparavant, ne peut se raconter. Il faut le vivre. Ils le vivent. Ils sont accueillis, introduits, avec une grande affabilité par les occupants. Douchka regarde sa maison. Ses yeux vont de droite à gauche, de haut en bas. Elle remet en place, par la pensée, les meubles de jadis. Les pièces sont bien entretenues, la peinture récente, claire. Les tentures confèrent l'intimité arabe connue, que l'on trouve même sous une tente.

— Je vous en prie, entrez dans le salon. dit M. Benmagnia – il avait décliné son nom –. Vous êtes ici chez vous. Oh ! pardon – il éteint *Questions pour un champion* –... nous la regardons tous les soirs.

— Tous les soirs ! reprend le journaliste, son carnet à la main droite et son stylo à la gauche... mais la télévision algérienne...

— Nous la regardons, bien entendu. N'oubliez pas, jeune homme, que nous avons appris le français en même temps que l'arabe... que vos émissions de variétés sont bonnes... que nos paraboles sont des oreilles à l'écoute d'un monde, disons-le, que beaucoup d'entre nous envie.

— Je peux noter, monsieur, ce que vous dites ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient... mais ce sera dans la presse française... alors, donnez-moi un autre nom.

Madame Benmagnia et sa fille apportent des assiettes de gâteaux, une grande théière et des petits verres. Il reconnaît les effluves qui montent, thé à la menthe, anis des friandises, qui se mélangent, disent l'hospitalité. Il distingue cette odeur de femme arabe qu'il humait tout enfant. Est-ce le henné des cheveux, de la paume des mains, l'onguent qui rend la peau si lisse, le tatouage frontal plus charbonneux, plus simplement l'odeur de chair qu'elles ont en elles... ou l'ensemble ? Il n'est pas étranger, il est à nouveau dans un monde connu. Le gargouillis du thé qui tombe de très haut dans les verres étroits le confirme.

— Vous avez regardé les émissions sur la torture en Algérie la semaine dernière ? ose Pascal.

— Nous les avons regardées, en effet. – M. Benmagnia marque un léger arrêt –... dur, très dur... par un côté la vérité doit se faire... par un autre faut-il sans cesse remettre ça sur le tapis, si je peux dire ?... ce n'est pas ainsi que nos deux peuples vont se réconcilier... et l'Algérie aujourd'hui est-elle un exemple ? Tenez – il regarde Douchka –... moi, les pieds-noirs, *je vous ai compris*... on m'a chassé du Maroc... d'Oujda exactement où j'habitais. Moi aussi, j'ai perdu ma maison. Enfin

– il se tourne vers Youcef et Houcine –... vous apprendrez, vous êtes jeunes... l'histoire vue à 25 ou 30 ans n'est plus la même quand on en a 60.

Les assiettes passent de main en main, le thé coule de très haut. Il lui semble qu'hier encore il vivait, et les odeurs l'avivent, cette scène, dans son village, avant la grande déchirure. Cette maison, où Douchka l'a présenté à ses parents, où ils ont vécu les premiers mois de cette longue entente, cette maison n'est plus leur. Et pourtant :

— Demain, c'est vendredi, jour sacré pour un musulman. Je manque à l'hospitalité arabe... ma femme et moi vous attendons... le couscous est déjà prêt.

Manger un couscous dans la maison de Douchka ! Pascal, son épouse et lui se concertent tristement.

— Non, c'est impossible. dit le journaliste, notre emploi du temps est pris. Qui sait, une autre fois ?

— Inch'allah. conclut M. Benmaghnia, en arabe cette fois.

Dans la voiture une larme coule lentement sur la joue de Douchka.

Oran s'étend à l'infini, illuminée, sous la nuit algérienne.

À l'hôtel Phoenix ils se coulent l'un contre l'autre, comme ils le faisaient, sur cette terre... il y a si longtemps.

Il les avait oubliés, ces petits Arabes. Sur le bord de la route, ils agitent leurs bottes d'asperges sauvages.

— Youcef, tu crois qu'elles tiendront deux jours, ces asperges ?

Il faut être pied-noir pour tutoyer un Algérien que l'on connaît à peine, depuis la veille, et que ce tutoiement soit signe d'un lien déjà établi. D'ailleurs :

— Si tu veux, on s'arrête... oui, elles tiendront deux jours.

Le petit yaouled, au crâne rasé, aux yeux immenses, n'en revient pas ! Deux grosses bottes, un billet gagné !

Le village, son village, est métastaté. Il reconnaît difficilement sa maison phagocytée par des constructions anarchiques.

Son père a construit cette maison, n'en a pas profité dix ans, l'a fuie. Ses yeux balayaient tout, sa chambre, si chaude l'été qu'il se couchait sur le carrelage, la salle à manger – mais où est la bibliothèque ? –, la cuisine au plan de travail particulier. Un gros sanglot remonte se bloque à sa glotte, comme une grosse balle de tennis, prisonnière. L'émotion déclenche une longue apnée, angoissante, qui meurt avec le sanglot évacué. C'était la maison heureuse, dans les années heureuses, quand on croyait le bonheur à vie. Une dernière tasse de thé, « Vous êtes chez vous ici, monsieur. » Il a revu sa maison.

Il aperçoit, avant d'entrer dans la mairie, la cigogne sur le clocher. Est-ce la même, fidèle, qui se posait majestueusement dans les champs, qu'il essayait d'approcher, qui s'enfuyait dans un craquement réprobateur ?

Le conseil municipal, au grand complet, les accueille. À l'extérieur, le téléphone arabe marche, la foule est dense, curieuse. Un roumi, en plus du village, de retour !

Il en reconnaît beaucoup, des amis d'enfance, de jeux partagés, d'école commune. « Daka – Abdelkader –, oui, tu te souviens, nous jouions dans l'équipe de foot, toi demi gauche, moi demi droit... »

Pascal pose des questions, écoute, prend des notes. « Son père, c'était le père des pauvres, des arabes... on l'appelait le journaliste – Le journaliste ! – Oui, il faisait tous les papiers des pauvres, de ceux qui ne savaient pas lire... son père, il risquait rien... et il est parti aussi. »

Il veut revoir son école. Le temps s'est arrêté ; elle est la même, avec ses bancs, ses tables, la classe de son enfance, du maître vénéré qui préparait religieusement les candidats au certificat d'études. La rumeur s'est propagée, de nouveaux arrivants affluent. « Regarde, cette photo, c'est toi en 49... avec Christian, Jean-Jacques, Diego, Mimoun... Tu les vois ? – Oui, une fois tous les deux ans. – Tu te souviens, les parties de foot... c'était le bon temps. Bon, venez à la maison, il y a du couscous. – Merci... on nous attend cet après-midi, à la mairie d'Oran, au journal *la Semaine d'Oran*... Merci encore. »

Ils sont déjà repartis. Il a revu son village. Il a tenu à faire une dernière photo sur le terrain mythique de football... et c'est déjà le passé : les saisons lumineuses, les odeurs inoubliables, les amitiés à vie, les plages merveilleuses, les martinets au printemps, les premiers émois... la séparation cruelle. Il revit cela à vitesse accélérée. Il a accompli son vœu. Il a revu son village.

— Ce sera du thé ? du café ? M. Benaouda, le directeur de *la Semaine d'Oran* – complet bleu pétrole – les met à l'aise... du café pour tous, bien... C'est un grand plaisir, car c'est la première fois que je reçois un confrère métropolitain – lui note métropolitain, le lien encore tenace – et des pieds-noirs qui revoient leur pays... oui... c'est toujours votre pays, n'est-ce pas Abdelaziz, Rachid ?

Abdelaziz Sidiki et Rachid Fodil, les deux journalistes algériens, élégants, la quarantaine environ, qui assistent à l'entretien, acquiescent.

— Monsieur le directeur, commence Pascal, notre interview sera publiée en France...

— Vous pouvez poser les questions que vous voulez, jeune homme, je serai d'une franchise extrême.

— Je vous remercie. Ce qui me frappe, c'est que quarante ans après l'accession à l'indépendance, on parle, on écrit, vos journaux le montrent, le français.

— Mais, cher monsieur, mes deux collègues et moi sommes pétris de culture française... ce n'est pas une métaphore, c'est la vérité – et le regardant –... vous avez été élève du lycée d'Oran... vous avez eu en philo ?

— Vié le Sage.

— Moi aussi, monsieur... quelques années plus tard, je suis votre cadet... le lycée Lamoricière était devenu le lycée Pasteur... nous avons été dans le même pétrin... mais excusez ce jeu de mots stupide.

— Oran semble connaître des problèmes de voirie ?

— Problèmes de voirie est un euphémisme, fait Rachid Fodil... Oran est sale. Savez-vous que le grand Oran, la wilaya, fait trois millions d'habitants... il nous faut ramasser huit cents tonnes d'ordures chaque jour.

— Que vous déversez où ? demande Pascal.

— Dans une immense décharge... en attendant de créer un centre de tri et d'élimination des déchets... la ville a lancé un appel d'offres... nous aimerions que le France participe.

— Connaît-on le taux de chômage en Algérie ? s'enquiert Pascal.

— Tout à fait. Il est de trente pour cent officiellement... officiellement car il y a une économie parallèle, faite de petits boulots... de débrouillardises... enfin le trabendo, disons le mot.

— Que pensez-vous des trois émissions sur la torture ? Je suppose que vous les avez vues.

— Parfaitement. — Abdelaziz Sidiki intervient —. Nous pourrions être d'un silence éloquent, excusez l'oxymore, sur ce sujet parce que nous avons souffert, que notre douleur le commande... Eh bien ! c'est bon que la France reconnaisse ses erreurs.

Il se surprit à rétorquer.

— Oui, la vérité doit se dire, ne peut être d'un seul côté pour crever l'abcès... J'ai aimé votre oxymore... tenez, Melouza... ce massacre... des occis maures... vous voyez ce que je veux dire ... ceux-là n'étaient pas maures, mais kabyles. Je ne veux pas vous offenser... mais que répondez-vous ?

— Que toute révolution est de sale besogne... vous l'avez appris avant nous. dit M. Benaouda qui voulait calmer les esprits ... Reprenez une tasse de café tant qu'il est encore chaud.

— Est-ce que les harkis pourraient revoir leur terre avant de mourir ? demanda Pascal.

— Non, les harkis sont des traîtres pour nous... nous ne pouvons accepter, c'est au-dessus de nos forces, lance Abdelaziz... Leurs enfants... on peut considérer le problème.

L'entretien roula sur les bandes armées, l'insécurité — « A Oran vous ne risquez rien, c'est la petite Suisse de l'Algérie. » leur apprend Rachid —, sur l'avenir du pays riche en ressources naturelles.

Le moment est arrivé de se séparer, on échange cartes de visite et e-mails.

En lui serrant la main, Abdelaziz lui dit : « Il y a eu cette grande fracture... personnellement j'étais trop jeune pour la connaître... mais je sais que la France est le pays des droits de l'homme. »

La voiture se rendait à la mairie.

— Dis-moi, Youcef, que penses-tu de notre visite ?

— *La Semaine d'Oran* est un bon journal... j'ai écouté... une leçon d'actualités... ou une leçon politique... nous voulons être modernes.

— Modernes !... à propos, par exemple, la pilule... elle est tolérée chez vos femmes ?

— Pas de problème... c'est pourquoi on arrive à juguler la natalité .

— Et toi, Houcine, cet entretien ?

— D'habitude le chauffeur attend dans la voiture... J'étais avec vous... et ce fut une grande joie.

« Tout de même, remarqua Pascal, ces journalistes... leur français !... Oxymore !... je connais ce mot depuis peu. »

Le maire adjoint, M. Mohamed Merit, les reçut à la mairie d'Oran. « Voyez-vous, il y a eu vingt-sept maires européens jusqu'à l'indépendance – il leur montra la liste –... nous avons tenu à les honorer, tous, par une rue, une place qui porte le nom de chacun... cent trente ans d'histoire commune ne s'oublent pas. »

Après les photos devant les lions de bronze qui gardent le grand escalier d'entrée, il s'était avancé. Il regardait le boulevard Joffre, la synagogue, la rue des Juifs... son vrai nom ?... la rue de la Révolution ?... il ne sait plus... mais ici, le 5 juillet... ce fut atroce, atroce.

Ils restèrent deux heures dans le lycée Lamoricière. Il l'avait laissé, semblait-il, samedi et le retrouvait lundi, pensionnaire. Non, c'était il y a quarante-quatre ans ! Quel beau bâtiment, bien conservé, désert, sauf la partie nord, devenue lycée algérien. Le proviseur fut charmant. « Vous savez, j'ai été élève du lycée Basset de Mostaganem. » Les cours, il le remarque en passant devant les salles aux portes ouvertes, sont donnés en français ! Les élèves interrogés à l'interclasse implorent : « Nous voulons des visas pour poursuivre nos études en France. » Ce lien, ce lien tenace !

Le temps était compté maintenant avant l'envol. Il ne pouvait partir sans faire le pèlerinage à Santa Cruz.

— Youcef, je veux monter à Santa Cruz... je veux revoir la Vierge.

— Pas de problème... et c'est un plaisir pour moi. La Vierge... Meriem l'ma... nous la respectons... et son fils... Sydney Aïssa... est reconnu comme prophète par les musulmans. »

Au sommet la vue est magnifique. Le soleil brille, le grande Sebkra miroite au sud, Mers-El-Kébir, le cap Falcon sont à l'ouest, droit devant la Montagne des Lions se drape dans une brume légère. Il perçoit, de si haut, la cathédrale, son lycée... la cité Perret... le magnifique boulevard Front de Mer. Le caméscope filme, filme jusqu'à épuisement de la batterie.

La basilique est propre, entretenue par une gardienne. La Vierge, au sommet du clocher, veille toujours sur Oran. Il la contemple, immobile. Le cantique monte intérieurement : « *Soyez la Madone, qu'on prie à genoux... qui sourit et pardonne, chez nous, chez nous.* » Il murmure, ému, prêt à pleurer : « *Mère du Christ et des hommes, pardonne à cette terre persécutée, pardonne à tous.* »

« Madame, dit Houcine à son épouse juste avant l'embarquement, je n'aurais jamais cru passer trois jours si... si beaux... revenez, oui, revenez. »

Le Boeing prend de la vitesse, l'arrache à sa terre. Le cordon ombilical vient d'être coupé une seconde fois.

Il y a deux bottes d'asperges sauvages dans la soute à bagages.

Les lettres écrites à ses amis retrouvés avaient mis trois semaines à leur parvenir. Abdelaziz le lui apprit par e-mail.

[Abdelaziz.sidiki@la.semaine.adm](mailto:Abdelaziz.sidiki@la.semaine.adm).

*Cher ami, j'ai reçu ta lettre. Elle a mis du temps, trois semaines, si je me fie à la date d'envoi. Mais le Web, cette toile magique, permet de communiquer en temps réel. Nous avons commencé à fréquenter les plages de la corniche, le temps est beau, l'eau se réchauffe. Je serai plus long la prochaine fois. Je garde un excellent souvenir de notre rencontre. À bientôt.*

*Abdelaziz*

Il prolongeait par Internet les contacts avec son pays perdu. Il voulait instaurer des échanges fructueux, oublier les drames. Il interrogeait sa messagerie chaque jour. Un matin, il lut :

[Abdelaziz.sidiki@la.semaine.adm](mailto:Abdelaziz.sidiki@la.semaine.adm).

*Merci pour ton message et je regrette de ne pas avoir répondu plus tôt.*

*C'est bien que le débat continue entre la France et l'Algérie. Cela permet de raffermir la relation entre les deux peuples. Nous partageons beaucoup de choses et notre histoire commune a forgé de part et d'autre ce sentiment. Aujourd'hui les jeunes Algériens, dont 80% sont nés après 1962, ne regardent pas la France avec les mêmes yeux que leurs aïeux. Les choses ont énormément changé. La France et l'Algérie peuvent tirer de grands bénéfices sur de nombreux plans. Je pense que les liens entre les deux pays n'ont jamais été aussi forts, même si les vieux démons, chez vous et chez nous, resurgissent parfois.*

*Si j'ai l'occasion de te revoir, je te donnerai, de vive voix, un aperçu de ma filiation. Elle est édifiante car je suis le produit d'une histoire où la France a croisé l'Algérie. Je ne te cache pas que je désespère de plus en plus pour les ratages que l'Algérie continue à réaliser. Et l'avenir n'apparaît pas brillant quand on a des enfants et qu'on pense à leur devenir. La médiocrité avance à pas de géant, l'école est sinistrée et la violence est devenue une seconde nature chez les jeunes. Enfin, je ne veux pas t'importuner avec ces aspects négatifs. Fraternellement.*

*Abdelaziz*

Il sentait Abdelaziz inquiet. Comment se faisait-il que quatre-vingt pour cent de la population, des jeunes, regardent la France avec des yeux nouveaux et que la violence soit devenue, chez ces mêmes jeunes, endémique ? Ce journaliste cultivé, favorisé, avait un rôle à jouer dans son pays. Un quotidien était à sa disposition. Il devait s'en servir. Les adolescents, qu'il avait entendus dans son lycée, ne demandent qu'à écouter la voix de la raison. Alors ?

Que voulait dire Abdelaziz par filiation ? Le mot n'est pas pris au hasard. Il y a le père... ou mieux la mère dans ce terme. Et ces ratages. Il les avait vus... des constructions anarchiques, des champs, anciens vignobles, redevenus friches. Il



gardait en mémoire, précise, douloureuse, la réponse du maître d'hôtel du Phoenix à son accusation : « Comment !... je parle sans parti pris, sans haine... on vous a laissé une infrastructure importante, des richesses en pétrole et en gaz... qu'en avez-vous fait ? — Rien... rien !! C'est la faute de Boumediene, avec son socialisme à la c... Je vais vous faire un aveu... j'aimerais voir le retour de pieds-noirs, compétents, pour relancer notre économie... revenez, revenez... doive notre fierté en souffrir. »

En ce mois de mars 2003, il y a un an jour pour jour que son épouse et lui ont fait le voyage retour sur leur terre natale, Alger accueille dans une liesse inimaginable Jacques Chirac. Il regarde les images à la télévision, il entend : « des visas, des visas... », cet appel vers le pays rejeté et mythique, le pays parfois fautif, mais le pays des droits de l'homme. Il envoie un message à M. Benaouda et à Abdelaziz :

[Jean-pascal.\\*\\*\\*\\*\\*@wanadoo.fr](mailto:Jean-pascal.*****@wanadoo.fr)

*Oran va recevoir Chirac demain. Oran va exploser de joie. Je suis content pour vous, pour votre jeunesse, pour nos deux pays. Je souhaite la paix du cœur à l'Algérie, que l'oubli des horreurs soit définitif. Avec mon affection.*

*Jean-Pascal*

Quelques jours après, il reçoit :

[Abdelaziz.sidiki@la.semaine.fr](mailto:Abdelaziz.sidiki@la.semaine.fr)

*L'accueil réservé au président Chirac était très touchant, prévisible. Il illustre le fait que les Algériens d'aujourd'hui, dont 75% de jeunes, regardent vers l'avenir. Il est temps que les deux pays tournent une nouvelle page sans la déchirer, ni se lamenter à chaque évocation douloureuse de l'histoire commune. Nos deux pays peuvent faire énormément ensemble. Malheureusement il y a la politique, les manipulations, et les vieux démons qui ne demandent qu'à réapparaître.*

*Cher ami, je ne suis plus à Oran. Je suis depuis le 23 décembre avec ma femme et mes enfants près de Paris, chez mon frère. Voici son téléphone : \*\* \*\* \* \* \* \* À bientôt. Abdelaziz*

Le plaisir à lire les premières lignes se transforme en stupeur. Il relit les derniers mots !

Il éteint son ordinateur, va se promener sur les quais du port. Cette promenade l'aide souvent quand il a un moment difficile à passer, qu'il cherche le mot juste pour une phrase, ou simplement pour savourer le bonheur du moment présent. Il n'est pas heureux aujourd'hui. Il est secoué, il verra, la nuit porte conseil. Il ne trouve pas le sommeil, harcelé par ses pensées : « Il a fui, oui, il a fui... il a fait comme les harkis... mais lui n'avait aucune raison... les jeunes réclament un visa, ne l'ont pas... lui l'a eu... facilement, c'est sûr... ses enfants peuvent entrer en France... les enfants de harkis ne peuvent pas connaître la terre de leurs pères... Il n'avait pas le droit ... par sa position il pouvait beaucoup pour l'Algérie... »

Il a pris sa décision. Par le numéro de téléphone donné, en faisant 3617 sur minitel, code Annu, il a trouvé l'adresse du frère d'Abdelaziz. Il dévisse son stylo, commence :

*Monsieur le Préfet des Hauts-de-Seine,*

*Je vous serais reconnaissant de diligenter une enquête sur l'installation en France, à Clichy, 15 boulevard Jean Jaurès, avec sa famille au complet, de Monsieur Abdelaziz Sidiki. Ce journaliste doit profiter de sa qualité pour contourner les lois de notre pays sur l'immigration.....*

Il relit sa lettre, ne corrige rien. Il est déterminé. Pourtant, cet homme était devenu son ami. Oui, il doit le faire, pour les harkis, pour leurs enfants, ceux qui sont des beurs ou des beurettes aujourd'hui.

L'enveloppe à la main, il descend le boulevard pour aller à la poste. Il contourne l'angle de l'immeuble et, pourquoi ?, il lève la tête. À cinq mètres de hauteur, il voit, pour la première fois !, dans une niche cornière, la statuette de la Vierge. Il s'arrête, comme tétanisé, regarde, écoute. Il entend le cantique de son enfance, des pèlerinages sur les pentes du Murdjadjo : *Soyez la Madone, qu'on prie à genoux, qui sourit et pardonne, chez nous, chez nous.... Qui sourit et pardonne, chez nous, chez nous.*

Il fait demi-tour et, à la première poubelle qu'il voit, les yeux voilés, s'arrête, déchire la lettre, la jette.

*Qui sourit et pardonne, chez nous... chez nous.*

Jean-Paul TADDEI

